

A. HANS

—

**Comment le "Noiraud",
devint le "Blanchet",**

et

Autres contes.

—

L. OPDEBEEK - Editeur - ANVERS.

— 1928 —

COMMENT LE " NOIRAUD ,,
DEVINT LE " BLANCHET ,,

Voilà le Noiraud ! ,, s'écrièrent les enfants qui jouaient dans la rue.

— ,, Où est-il ? demanda Jean, garçonnet qui n'habitait la ville que depuis peu.

— Tiens, le voilà ! Eh Noiraud ! Noiraud !

— " Est-ce un nègre ? ,, insista Jean.

— " Non ; mais il est toujours sale, c'est pourquoi on l'a baptisé le Noiraud. Son véritable nom est Victor. ,,

Le Noiraud, qui était âgé d'une dizaine d'années, méritait son surnom. On l'eût pris pour un ramoneur. Il avait horreur de l'eau et du savon, et l'idée seule d'un bain lui donnait le frisson.

Poursuivi par la troupe turbulente de ses camarades, Victor courait vers sa demeure. Les huées ne faisaient que croître. Tout le monde poursuivait Victor en criant :

— " Eh Noiraud ! Noiraud ! Prends garde : il y a là une flaque d'eau !

La mère de Victor n'était pas plus propre que son fils, la maison elle aussi était sale. Il arrivait souvent qu'un voisin donnait à cette ménagère le conseil de se laver et de laver Victor. Peines perdues. Elle se bornait à répondre :

— " Je n'ai pas assez de temps pour cela. ,,

Le plancher, les murs, la table, les chaises, l'armoire, les lits, tout était sale dans cette maison.

*
**

Un beau matin, le " Noiraud ,, manqua d'appétit : les tartines ne goûtaient pas.

— " Je n'ai pas faim, ,, dit-il.

— " Comment cela se fait-il ? demanda la mère.

— " Je suis malade. „

— "Où souffres-tu ?

— " Je ne sais pas ; mais je suis malade. „

Et Victor appuya sa tête sur le bord de la table.

De tous les habitants de la maison, il n'y en avait qu'un qui se lavait et se nettoyait : c'était Minet, le chat, qui regardait maintenant son petit maître en clignant des yeux, comme s'il voulait dire :

— Ah ! Ah ! je sais ce qui te manque ! Ça devait en arriver là.

Il est regrettable que Minet ne savait pas parler : il aurait donné de si bons conseils ! Mais ni la mère, ni Victor ne comprenaient ses " miaou, miaou „

La mère était inquiète, au sujet de l'indisposition de son fils.

— " Nous irons chez le médecin, dit-elle. Tu seras vite guéri. „

Et une heure plus tard, le Noiraud, à la main de sa maman, se dirigeait vers un hôpital, où un bon docteur soignait gratuitement les pauvres gens.

Les deux visiteurs durent attendre assez longtemps, car il y avait beaucoup de monde.

Finalement, leur tour arriva, et ils furent introduits dans une grande chambre, où le médecin se trouvait assis derrière une table.

— " Bonjour, monsieur le docteur, dit la mère. Le petit est malade. Voudriez-vous être assez bon pour l'examiner ? „

— " Oh ! Inutile ! je vois déjà ce qu'il a, répliqua le docteur.

— " Déjà ! répondit la mère étonnée. Comme vous êtes savant ! Il faut être une forte tête pour dire ainsi, du premier coup, ce qui manque à Victor.

— " Mais non ! mais non ! Tout le monde peut voir cela au premier coup d'œil, dit le docteur en souriant.

— " Et qu'allez-vous lui prescrire ? Des pilules ou des poudres ?

— " Ni l'un ni l'autre. Il n'y a qu'un seul remède qui puisse opérer ici : de l'eau et du savon ! Lavez le énergique-

ment. Plongez le dans une cuve pleine d'eau fraîche et brossez lui la peau, et ferme ! Il sera bien vite guéri. „

La mère n'en pouvait croire ses oreilles. Elle ne put se défendre de demander encore :

— " Ne faut-il pas lui faire prendre des poudres, ou des pilules ? „

— Inutile, ma bonne femme. Il lui faut de l'eau et du savon. Faites ce que je vous dis, et bonjour !

Et le médecin montra la porte du doigt : la visite était terminée.

— " Pouah ! „ se dit le docteur. En voilà une femme sale ! Et ce garçon ! Un vrai nègre ! „

La mère et Victor rentrèrent.



— Oui, je ferai donc comme Monsieur le docteur m'a ordonné, dit la mère.

Le Noiraud se mit à pleurer à chaudes larmes en entendant ces paroles.

— Non ! non ! s'écria-t-il. J'ai peur de l'eau ! Et le savon pique dans les yeux. Je ne veux pas être lavé ! Je n'ose pas me mettre dans la cuve !,,

— Alors, tu deviendras sérieusement malade, tu mourras, et je serai désespérée.

Une grande cuve fut remplie d'eau bien claire, et la mère alla acheter un kilo de savon noir dans la boutique du coin.

La boutiquière n'en pouvait croire ses oreilles. Immédiatement, elle alla répandre partout la grande nouvelle : la mère du Noiraud avait acheté du savon !

Victor n'avait cessé de pleurer et de protester. Mais en vain ! la mère le déshabilla, et... plouf ! Voilà le Noiraud dans la cuve où il se débat comme un diable dans un bénitier. Et voilà que la mère s'arme d'une brosse, et en avant ! Elle y mettait tout son cœur, et je vous jure que ce n'était pas une besogne bien facile.

En un clin d'œil, le liquide était tout noir.

— Il faut renouveler l'eau, dit la mère.

Et le jeu recommença : plouf, plouf, plouf !

Enfin la peau du Noiraud reprit sa teinte blanche.

L'eau fut renouvelée encore, et après une demi-heure ce ne fut pas un noiraud qui sortit de la cuve, mais un vrai blanc ! Victor rit lui-même de cette métamorphose.

La mère lui donna des effets propres et voilà mon Victor effectivement guéri ! l'appétit lui était revenu, à tel point qu'il mangea quatre tartines !

— Un garçon bien propre dans une maison sale ! cela ne va pas, dit la mère.

Et, prise d'un beau zèle, elle se mit à nettoyer la maison. Les murs furent lavés à grandes eaux ; le chat s'était sauvé sur une chaise, ne comprenant pas ce qu'il voyait. Mais bientôt il se rendit compte du genre de besogne qu'accomplissait sa maîtresse, et cligna des yeux d'un air approbateur, comme pour dire :

— Voilà de la bonne besogne !

La mère continuait le nettoyage. Après les murs, les meubles eurent leur tour et, finalement, le plancher. La mère finit par se laver elle-même.

Tout resplendissait dans la demeure, si sale encore quelques heures auparavant. Et Noiraud, je me trompe, Blanchet, regardait tout en riant de satisfaction.

Quand le père rentra, le soir il crut s'être trompé de porte. Il ne reconnaissait ni ses meubles, ni sa femme, ni son fils. Victor et sa mère jouissaient de sa surprise.

— " A mon tour de me laver ! dit-il joyeusement.

Depuis, le ménage prit et garda des habitudes de propreté. On n'appelait plus Victor le " Noiraud ",,

— Désormais, il s'appelle Blanchet ! avait dit un de ses camarades.

Et Victor se sentit fier de ce nouveau surnom. Il fit en sorte d'être toujours le " Blanchet ",, Il était guéri, bien guéri, le médecin avait eu raison.

L'HISTOIRE DE DEUX GARÇONS.

Jean Bonnin était un riche paysan. Beaucoup de vaches et de moutons paissaient dans sa prairie, et cinq forts chevaux l'aidaient dans sa besogne. Ses terres produisaient des pommes de terre, du blé et bien d'autres riches récoltes. En automne, les arbres de ses vergers pliaient sous le poids des pommes et des poires et ses noyers se couvraient de fruits succulents.

Jean Bonnin n'avait qu'un seul enfant : un fils âgé de neuf ans. Il se nommait Pierre, mais ses camarades l'appelaient plus volontiers " Vantard ". En effet, Pierre était un vantard. Il ne cessait de dire que ses parents étaient les gens les plus riches de la contrée, et qu'il n'y avait pas de blé comparable à celui qui croissait sur leurs terres. En un mot, il n'ouvrait la bouche que pour se faire valoir.

Les autres enfants avaient peu d'amitié pour lui et, si ce n'était pas bien de nommer Pierre le " Vantard ", il faut dire que celui-ci méritait un peu les reproches.

A proximité de la ferme de Bonnin se trouvait la petite hutte, au toit de chaume, où habitait Louis Colin avec sa femme et ses enfants. Colin travaillait dans les fermes. Il se levait dès l'aube, tous les jours, car il lui fallait bien peiner pour donner à manger à sa famille. Le fils aîné, Paul, qui n'avait pourtant que dix ans, travaillait aussi, dans la mesure de ses moyens.

L'enfant ne pouvait gagner beaucoup. Mais, si petit que fût son gain, il était le bienvenu. Comme le disait Colin, le pain était cher, il faut habiller la famille, et, en hiver, la chauffer. Tout cela coûtait, et Paul, l'aîné de la nichée, devait y contribuer. Il gardait les vaches de Bonnin. Ces animaux quittaient parfois la prairie, faisant une promenade sur la terre du voisin et y piétinaient les récoltes. C'est ce que Paul devait empêcher.

Cette tâche ne lui semblait pas toujours agréable. Les autres enfants allaient toute l'année à l'école ; lui, ne pouvait s'y rendre que durant la mauvaise saison.

A quatre heures, les écoliers étaient libres et allaient jouer aux billes, au cerceau, et quand il faisait bien chaud, ils se baignaient dans le ruisseau. Paul ne pouvait s'empêcher d'envier leur sort, mais, comme c'était un bon enfant, il se montrait obéissant et tâchait de faire sa besogne le mieux possible.

Vous connaissez à présent Pierre Bonnin et Paul Colin. Ce sont les héros de cette histoire.

**

C'était par une belle journée d'été. Le soleil brillait. Les oiseaux pépiaient et sifflaient de leur mieux : le beau temps leur avait donné l'idée d'organiser un concert.

Paul se trouvait dans la prairie, à surveiller les vaches.

Par un trou de la haie, il apercevait le verger de son patron, et considérait avec envie les belles cerises qui brillaient entre les feuilles.

L'eau lui venait à la bouche. Voilà qu'une des cerises se détache de la branche et tombe dans l'herbe.

— Ah ! se dit Paul. Si j'étais couché sous cet arbre ! Ce beau fruit serait sans doute tombé dans ma bouche ! Et maintenant, c'est Pierre qui le ramasse. Quel chançard, ce Pierre ! Il peut manger autant de cerises qu'il lui plait. Tiens ! je lui en demanderai une.

— Pierre ! appela-t-il.

— Qu'y a-t-il ?

— Donne-moi une cerise !

— Veux-tu bien te taire ! Je dirai à mon père que tu gardes mal les vaches. Va-t'en, mendiant avec tes pieds nus !

Paul se détourna, tout triste. C'était bien mal à Pierre de lui dire de si vilaines choses.

— Qu'en puis-je, si je suis pauvre ? Ce n'est pas de ma faute. Si je vais pieds nus, c'est que mère n'a pas le temps de repriser mes bas. Je ne porte de bas que le dimanche.

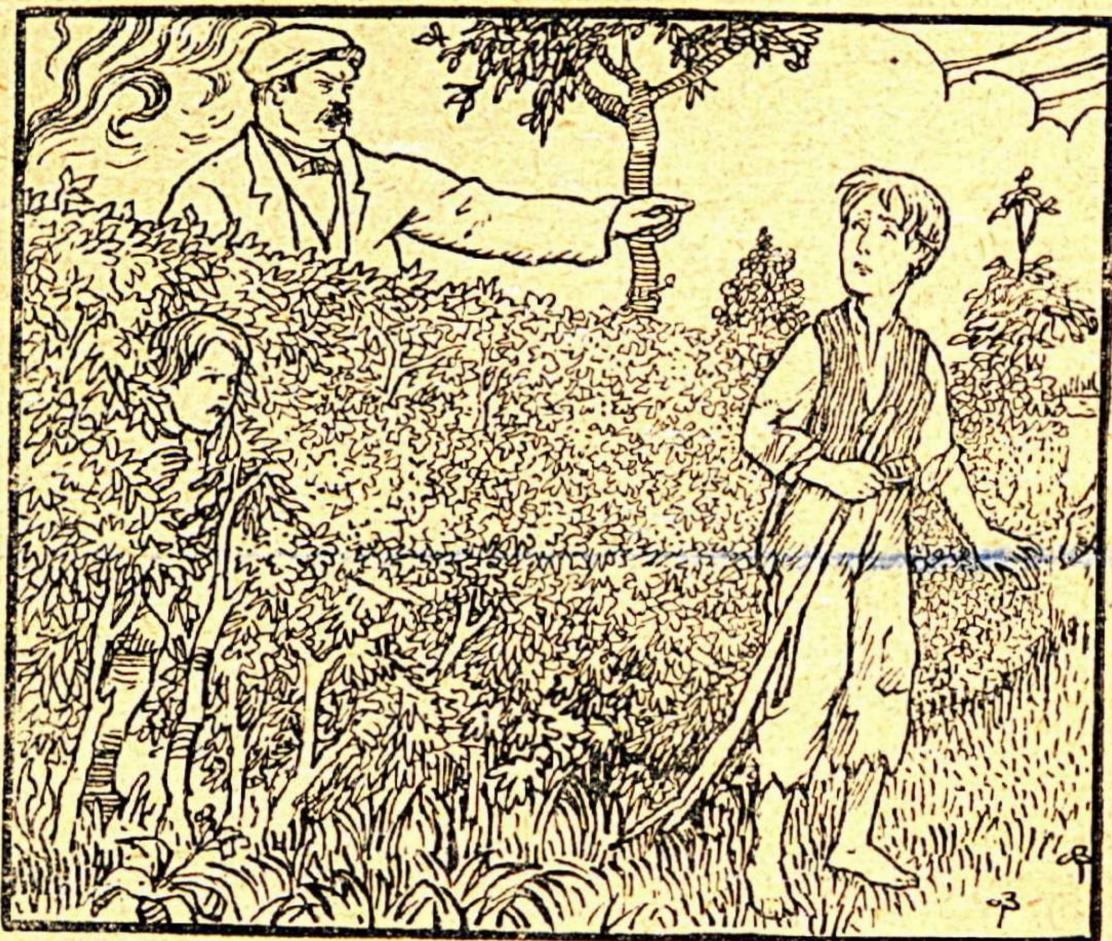
Pierre passa la tête par le trou de la haie et jeta un noyau de cerise aux pieds de Paul, en criant :

— Tiens ! mange celà !

Et il s'éloigna en riant.

Le mauvais garnement, quelques minutes après, voulut s'amuser d'une autre façon ; il avait pris dans la cuisine une boîte d'allumettes, et il voulait s'en servir pour faire un bûcher. Près d'un tas de bois sec, se trouvait de la paille. Voilà l'affaire de notre petit incendiaire.

Pierre fit craquer une allumette : bientôt la paille flamba.



— " Quel beau feu de joie ! s'écria le garnement. Je vais vite chercher une pomme de terre pour la faire cuire.

Mais hélas ! Le vent poussa la flamme vers le bois, et bientôt le tas entier se mit à brûler. Pierre s'enfuit au plus vite et alla se cacher dans l'étable.

Un valet de ferme s'aperçut le premier de ce qui se passait.

— " Au feu ! cria-t-il.

En entendant ce cri, Jean Bonnin s'élança au dehors.

— " De l'eau ! ordonna-t-il.

Mais tous les efforts des valets ne purent rien contre les flammes, qui dévorèrent toute la pile de bois. Il n'en resta que les cendres.

— " Qui a fait celà ? demanda Bonnin. Où est Pierre ?

— " Ici, père ! répondit le gamin, en sortant de l'étable.

— As-tu joué avec des allumettes ?

— " Non, père, mais Paul Colin a passé par le trou de la haie. C'est lui sans doute qui l'a fait. Dans la prairie il allume constamment du feu.

Le fermier était en colère. Il s'approcha de la haie.

— " Holà ! vilain paresseux ! cria-t-il, furieux, en s'adressant à Paul, rentre vite chez toi. Je n'ai plus besoin de tes services.

Paul pensa qu'il était renvoyé, parce que Pierre avait exécuté sa menace, de dire à son père qu'il gardait mal les vaches. Il quitta la prairie en pleurant. Que dirait son père ?

— " Le mauvais garnement ! dit encore le fermier. Si le vent eut été plus fort, la maison brûlait. Pierre, va garder les vaches, en attendant que je me procure un autre pâtre.

Lorsque la famille Bonnin se réunit ce soir là pour souper, on parla beaucoup de l'événement.

Pierre semblait n'avoir pas d'appétit. Il fut content de se trouver au lit.

Malgré cela, il ne parvint pas à s'endormir. Ouf ! comme il faisait chaud ! Il se tournait et se retournait en vain ; il finit par jeter les couvertures et, se pelotonnant sous les draps, il essaya encore de fermer les yeux.

Mais en vain. Il lui semblait qu'un petit marteau tapait continuellement dans sa tête, tandis qu'une voix, une toute petite voix lui soufflait sans cesse : " Pierre, tu es un méchant garçon, un menteur.

Paul Colin est renvoyé. Son père l'aura battu, sans doute, et le garde viendra lui dire demain qu'il sera puni pour avoir allumé la pile de bois. Or, c'est toi qui l'as fait. C'est ta faute ! Menteur ! Menteur ! Menteur !,,

Et l'horloge dans la chambre du père, au lieu de dire tout bonnement, comme d'habitude, tic-tac, tic-tac, semblait murmurer, elle aussi : Menteur, Menteur ! Le chien, dans la cour, aboyait : Menteur ! Menteur ! Pierre était en nage. Il lui semblait que son lit était une fournaise.

Oui, mes enfants. Voilà ce qui se passe quand on a fait le mal. Cette voix qui parle, et qui ne se tait plus, c'est la conscience !

— Ça ne peut plus durer ainsi ! se dit Pierre, et il sauta à bas du lit.

Il enfila vivement son pantalon et descendit, pieds nus, dans la cuisine. Le père fumait sa pipe, tandis que la mère reprisait des bas. Ils étaient seuls, car les valets étaient étendus sur l'herbe, dans le verger, afin de jouir encore de la fraîcheur du soir avant de se coucher.

La porte s'ouvrit tout à coup, et Pierre parut sur le seuil.

— Que viens-tu faire ici ? demanda le père.

— Es-tu malade ? s'écria la mère, déjà inquiète.

— Père... Maman... ce n'est pas Paul Colin qui l'a fait... c'est moi qui ai allumé la paille... pour faire un petit bûcher... c'est ma faute si le bois a brûlé...

Et, les larmes aux yeux, il raconta toute l'histoire.

Le fermier se fâcha tout d'abord et dit :

— " J'ai donc renvoyé ce malheureux petit Paul sans raison ! C'est mal ! Quel méchant gamin ! Avoir menti !

— " Père, je ne le ferai plus jamais ! promet Pierre.

— " C'est mal ! dit encore le fermier. Mais enfin, tu viens dire la vérité. C'est signe que tu te repens. Vas t'habiller, nous allons immédiatement chez Colin. Si j'avais su ne pouvoir avoir confiance en toi, j'aurais d'abord interrogé Pierre, avant de le renvoyer. D'ailleurs, j'étais fort en colère, en pensant que la maison, l'étable, l'écurie, tout aurait pu y passer. Nous réparerons immédiatement l'injustice commise. „

— Bien, fais cela ! approuva la mère. Qui sait si le chagrin n'empêche pas Paul Colin de dormir.

Pierre courut vite s'habiller. Père le prit ensuite par la main ; ils se rendirent à la chaumière des Colin.

Le père de Paul était rentré très tard ce soir là, car il avait travaillé loin de la ferme. Les terres de Bonnin étant très étendues, certains champs étaient très éloignés de la ferme. Il se montra fort attristé du renvoi de Paul, et en demanda immédiatement la raison.

— " Pierre est allé dire que je gardais mal les vaches, parce que je lui avais demandé une cerise. Et après un valet de ferme, est venu raconter que j'avais mis le feu à un tas de bois. Mais, père, il n'en est rien : j'ai bien gardé les bêtes et je n'ai pas allumé de feu. „

— Viens un peu ici, Paul ? Regarde moi bien dans les yeux. Dis-tu la vérité ? demanda le père.

— " Oui, père ! répondit l'enfant, sans baisser le regard.

— " Je te crois. Demain je demanderai au fermier ce qui en est. „

Mais quelle surprise ! Voilà le fermier avec son fils qui entrent.

— Colin, ton fils est-il encore levé ? Ah oui, le voilà !

— " Je n'ai pas allumé de feu ! s'écria Paul.

— " Je le sais, mon ami, répliqua le fermier. J'ai agi trop précipitamment, et la faute en est à Pierre qui a menti. C'est lui qui est le coupable.

L'attitude embarrassée de Pierre faisait peine à voir.

— " Donne la main à Paul et demande lui pardon ! ordonna le père.

Le menteur obéit.

— " Paul, je regrette ce que j'ai fait, dit-il. Veux-tu me pardonner ?

— " Volontiers Pierre, mais ne m'injuries plus, parce que je suis pauvre. „

— " Comment, tu as fait cela ? J'en entends de belles sur ton compte. C'est bien. Je veux que cela cesse. Tu penses être quelqu'un parce que je suis riche ? Ça finira bientôt. Paul, tu reviens travailler demain ?

— " Avec plaisir, Monsieur. „

— " Bien. Mais à quatre heures, Pierre viendra te remplacer. Il gardera les vaches pour qu'il sache ce qu'il est dans le monde. Quant à toi, tu iras à quatre heures chez le maître d'école, à qui je demanderai de te donner des leçons. Je paierai tout. J'ai commis une injustice, je veux la réparer.,,

— " Comme vous êtes bon ! dit la mère de Paul, les larmes aux yeux.

Durant l'été, son enfant pourrait donc, comme les autres, apprendre à lire, à écrire et à calculer !

Il en fut fait comme Bonnin l'avait dit. Chaque jour, à 4 heures, Pierre dut aller garder les vaches. Il perdit bientôt ses habitudes de vantardise, et on ne l'appela plus le " Vantard ",,

Quant à Paul, qui fut un élève studieux et appliqué, il devint plus tard un ouvrier intelligent et adroit.

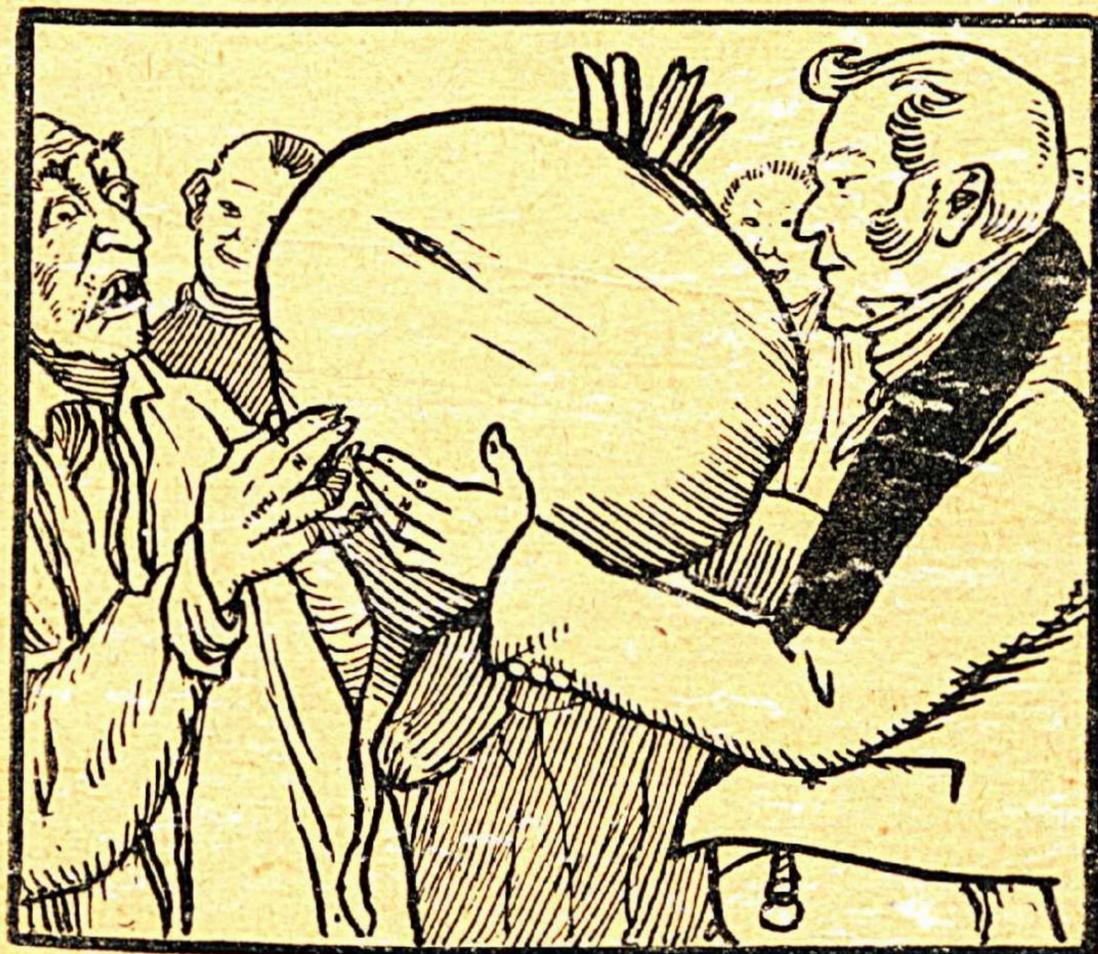
La leçon profita à Pierre. Il se corrigea, et nous lui rendrons justice en disant qu'il fut toujours l'ami le plus dévoué de Paul Colin.

LE NAVET.

Un pauvre journalier avait tiré de son potager un navet qui était d'une grosseur extraordinaire et qui faisait l'étonnement de tout le monde.

— Je vais le porter au château, dit-il, et en faire hommage à monsieur le comte ; car il aime extrêmement que l'on soigne les champs et les jardins.

Il le porta donc au château. Le Seigneur le loua beaucoup de son zèle, le remercia de son attention et lui donna trois pièces d'or.



Un paysan du même village, qui était très-riche, mais en même temps très-avare, entendit parler de ce qui s'était passé.

— J'ai un veau superbe, dit-il; je vais à l'instant même le conduire au château. Si monsieur le comte a donné trois pièces d'or pour un misérable navet, combien ne m'en donnera-t-il pas pour un veau comme le mien !

Aussitôt il passa une corde au cou du veau, le conduisit au château et pria le seigneur de l'accepter. Mais le comte, qui comprenait fort bien le motif intéressé de la générosité de cet avare, refusa d'accepter le présent.

Cependant le paysan insista, et continua à supplier le seigneur de ne pas refuser un aussi modeste hommage. Enfin le comte, qui était un homme de beaucoup d'esprit, lui dit :

— Eh bien ! puisque vous le voulez absolument, j'accepte votre cadeau. Mais comme vous êtes si généreux envers moi, je ne peux pas être moins envers vous. Aussi je veux vous faire à mon tour un présent qui m'a bien coûté deux fois et même trois fois autant que la valeur de votre veau.

Et après avoir achevé ces paroles, il offrit au paysan interdit et consterné le gros navet dont il avait entendu parler.

Il ne recueille rien que honte et que mépris.

Un noble cœur, de son mérite

Obtient toujours, toujours le prix.

Quand du succès d'autrui l'égoïste s'irrite,

(d'Après von Schmid.)

CONTES POUR ENFANT.

Comment le "Noiraud"
devint le "Blanchet"



OPDEBEEK •

• EDITEUR •

• ANVER •